

# Les émotions EN TROIS PAS

## PREMIER PAS : La Sainte Trinité... d'Epina y

Epina y est une ville moyenne, assez éloignée de Paris pour qu'on l'oublie, mais suffisamment proche pour se le rappeler une fois de temps à autre. Comme toutes les villes, on y trouve une place centrale avec son église. Une église qui essaye vaille que vaille de dominer les commerces avoisinants et les immeubles qui se dressent. Les premiers invitent les habitants à perdre le peu de temps qu'ils pourraient passer à prier et les deuxièmes abritent le rectangle cathodique qui aspire les âmes bien plus rapidement que le diable lui-même.

Cependant, en cette église qui a pour nom Saint-Médard - certainement en hommage à la pluie qui assombrit la région avec une régularité obsessionnelle - se trouve un jeune curé. Il officie pourtant depuis déjà une bonne dizaine d'années. Il a donc eu tout le temps de cerner avec une assez bonne précision les us et coutumes de ses paroissiens. Voici pourquoi, quand il arrive de bon matin, il a les épaules affaissées, et marche la tête rivée sur ses godillots. Immanquablement, il passe par la sacristie qu'il ouvre avec une clef sécurisée depuis qu'on a refait la bâtisse. En plus d'une serrure moderne, on a ajouté une toiture qui ne prend plus l'eau. Avec l'argent restant, on a ajouté des tubes à l'orgue afin qu'il puisse faire entendre l'ensemble des notes qui composent une harmonie acceptable. Une dernière chose a été modifiée, le chauffage. Malgré tout ce confort, les ouailles ne se pressent guère plus qu'avant à l'office. Si l'on excepte Pâques et la messe de minuit - qui ne l'est plus, puisqu'elle finit à onze heures - on rassemble tout au plus une bonne cinquantaine de personnes, en comptant le maire et ses élus. L'opposition, quant à elle, met un point d'honneur à venir sur le parvis pour y faire une autre messe. Cette gauche libérale, reste suffisamment éloignée des marches pour ne pas être tentée. Tentée par le Diable qui se fait Dieu chez les autres. Il doit y avoir quelques autres fêtes qui réunissent quelques personnes, mais on atteint très vite les limites qu'impose le monde moderne.

Chaque jour que Dieu fait, à son arrivée dans l'église, le curé s'occupe du chauffage. Il l'augmente légèrement, juste ce qu'il faut pour ne pas laisser partir en fumée ses finances. Une fois qu'il en a fini avec le thermostat apostolique, il se dirige au fond de la sacristie où se trouve la petite cafetière électrique. Il lui suffit d'appuyer sur le bouton, la boisson revigorante est prête de la veille. Après cela, il commute le gros interrupteur qu'on a oublié de rénover. En pénétrant dans le transept, il s'agenouille face au Christ et lui demande de prendre soin des âmes de la ville d'Epina y. Pas celles de Saint-Denis, encore moins de Saint-Ouen ou d'ailleurs. Il prêche pour ses ouailles et cela s'arrête à la frontière de la commune. Après, il remonte la nef, s'arrête devant Simon de Cyrène aidant Jésus à porter la croix, car rien n'y fait, le tableau paraît toujours de guingois. Il tente de le redresser, vainement. Lors de sa prise de fonction, il effectuait de nombreuses tentatives, avant d'abandonner, de guerre lasse. Maintenant, il le replace une fois, puis passe son chemin, dépité. Et pour terminer son pèlerinage, il ouvre la grande porte.

Avec toujours la même hantise,

Le même nœud au ventre,

Le même sentiment de se sentir inutile.

Aujourd'hui, en ces premiers jours d'hiver, à l'Ouest, rien de nouveau, on reste du côté de la monotonie quotidienne. Derrière la porte, les deux mêmes personnes. L'une, debout, faisant déjà pénitence, l'autre, assise, repliée sur elle-même, les yeux mi-clos. La première est une vieille bigote, elle ira prendre place dans le confessionnal pour s'accuser d'avoir bafoué notre Père qui êtes aux Cieux. En pensée, seulement. Exaspérée par sa voisine, qui doit avoir le même âge, elle a souhaité

éventrer son chien qui aboie toute la sainte journée. Par pure jalousie, par pure convoitise. Tout simplement parce que, elle, elle est seule et que sa satanée voisine a choisi de refaire sa vie avec un autre vieux. Il faut une bonne heure pour se débarrasser de l'importune avec ses mauvaises pensées. L'autre personnage, ne rentre dans l'église que parce qu'il n'a pas d'autre endroit où aller et que la nuit a été longue, allongé sur l'un des bancs en pierre qui bordent la Seine. Avant de s'assoupir, il a tout le temps de contempler la brume qui court sur la surface de l'eau. Pendant que le curé s'occupe d'infliger pénitence à la vieille bigote, le vieil homme s'est levé péniblement. Les vapeurs d'alcool embrument encore son esprit. Difficilement, il a remonté la travée, dans l'ombre, au cas où, puis il s'est installé dans la petite chapelle du bas-côté. Deux soupirs plus tard, il finit de cuver son vin. Une vinasse qu'il achète à la supérette, en face de l'église, pour quelque menue monnaie. Cet affreux picrate se vend par cubis de cinq litres et titre un bon 13°5. Il porte parfois le nom bucolique de Chaud Soleil du Sud Ouest, ou bien La Treille Enamourée ou encore La Belle Clairette. Ce curieux breuvage, a la particularité de brûler tout sur son passage et d'offrir de beaux ulcères à l'estomac qu'il traverse. Plus tard dans la matinée, notre curé ira réveiller le bonhomme, lui dira qu'il ne peut pas rester là. A la troisième tentative, il réussira à le raccompagner à la porte, le pousser un peu pour l'inciter à descendre les marches et rejoindre la supérette qui se trouve en face de l'église. Ce n'est pas le but de notre curé, mais c'en sera la conséquence indirecte.

Tout était parti pour être une journée comme les autres. Pour la deuxième fois, le curé réveille le soûlard qui cuve devant Saint-Médard. Lequel se rendort aussitôt. Démoralisé par tant de persistance à l'assoupissement, le curé part sur le chemin de la sacristie où l'attend le vin de messe. Il le sort de la petite armoire où il est rangé précautionneusement après utilisation. Il s'en sert un verre pour le goûter, un fond de verre guère plus. Il va pour le porter à ses lèvres quand la petite clochette du confessionnal retentit. Il s'agit d'une installation à lui, afin que le pénitent qui arrive se signale et ne soit pas oublié. Marc, qui est le prénom de notre curé, repose son verre, sans même en boire une lampée, de peur d'avoir une haleine qui empeste le vin. Même le vin divin, ça fait toujours du plus mauvais effet. Il retraverse la nef, voit le pochetron toujours affalé sur son prie-dieu, mais le laisse finir sa nuit tranquille. Il remonte le long de la travée en direction du confessionnal. Une odeur de parfum imprègne ses narines et aiguise sa curiosité. Qui peut bien être cette nouvelle personne. Marc possède un odorat très développé et ce parfum floral lui est inconnu. Où alors la vieille bigote est déjà revenue pour une deuxième séance. Il lui arrive parfois de changer d'eau de toilette. Mais un tel parfum, le curé en mettrait sa main au feu, n'est pas pour elle. Il accélère le pas, Simon de Cyrène aidant Jésus à porter la croix est encore de guingois, mais il décide que Simon attendra bien encore un peu.

Lorsqu'il s'installe sur le siège du confessionnal, l'odeur du parfum se mêle agréablement à celle de l'encens. Au travers de la grille qui sépare chacune des parties en présence, Marc devine une jeune femme. Mal fagotée, mais plutôt jolie, si l'on excepte son regard. Le curé n'arrive pas à discerner précisément ce qu'il en est, peut-être une coquetterie dans l'œil. Ou bien une paupière qui tombe. A cause du treillage serré, il ne peut distinguer le visage. Un visage tourné vers le sol. La jeune femme sanglote.

- Mon père, pardonnez-moi car j'ai pêché...

Le curé reste silencieux. Son instinct lui dicte qu'il faut être patient.

- J'ai commis le pêché de vanité...

A nouveau, Marc reste silencieux.

- Je m'apitoie sur mon sort... Je suis laide, et personne ne s'intéresse à moi... Il y a tellement de tristesse dans le monde, et je suis là, à pleurer sur moi-même, tout cela parce qu'aucun homme ne me regarde.

- Je vous regarde, répondit enfin Marc.

Sur le coup, il regrette ses paroles.

- Merci mon père, mais vous ne savez pas à quel point je suis laide...

- Mais l'âme est pure, tente Marc, sans grande conviction.

Il sent bien qu'il ne croit pas lui-même à ses propos.

- Mon père, il faut que je voie dans vos yeux si vous dites la vérité.

La jeune femme sort du confessionnal et attend. Marc fort mal à l'aise ne sait quelle conduite adopter. La détresse de cette personne est forte et il sent que s'il n'agit pas, il risque de laisser commettre l'irréparable. Il la trouve fragile émotionnellement, au bord de lâcher prise. Lorsqu'il sort du confessionnal, elle est là debout, les yeux rivés au sol. Enfin, elle lève la tête, dévoilant un visage apeuré. A ce moment précis, Marc comprend ce qui l'avait intrigué quand il découvre son regard. Un œil tire sur la droite, ce qui fait qu'il est difficile dans un premier temps de savoir où elle regarde.

- Mon enfant, au lieu de vous centrer sur ce qui est négatif, tournez votre attention vers ce qu'il y a de meilleur en vous. Je vois que vous vous enlaidissez à plaisir. Là, est le vrai péché. Mettez une jolie robe à fleurs et ôtez ces méchants habits qui ne vous vont pas, ce sera une première étape vers la guérison.

- Vous dites ça pour me rassurer parce que vous avez peur que je commette un acte odieux envers moi-même.

- Non, répond simplement Marc, mais ce « non » est une vraie parole, incarnée.

- Si vous dites la vérité embrassez-moi et je saurai si vous êtes sincère. Un baiser ne trompe jamais.

Marc s'empêche de vérifier que l'ivrogne est bien encore assoupi, il sent que ce serait un geste qui mettrait fin à la confiance que lui porte la jeune femme. Il s'approche d'elle pour déposer un baiser sur sa joue. Mais la jeune femme saisit son visage à deux mains et l'embrasse sur la bouche, un baiser chargé de passion. Puis elle ouvre les yeux, dévisage le curé, rassurée, elle le salue d'un petit geste, en pliant légèrement les genoux, puis quitte l'église.

Une fois sur le parvis, elle sourit, elle est heureuse et le monde lui semble merveilleux. Elle croise son voisin de palier qui sort du bistrot, elle le trouve magnifique et lui pour la première fois, la remarque. Il se dit qu'elle a un charme agréable, la salue de loin et se promet de l'inviter à sortir. La jeune femme, quant à elle, se dirige vers le centre commercial tout proche, elle a envie d'une robe, d'une belle veste, et même d'une nouvelle coiffure.

Pendant ce temps, le curé se dirige vers le poivrot, toutes ses pensées encore occupées par ce qui vient de se produire et avec une idée en tête, converser avec le Christ, seul à seul. Il secoue le bonhomme sans ménagement et l'accompagne manu militari jusqu'à la porte pour être sûr qu'il ne revienne pas. Le pauvre type s'installe sur les marches pour attendre. Attendre quoi ? Rien. Le soleil n'est pas très haut sur l'horizon, il aurait bien aimé profiter un peu plus de la bonne chaleur de l'église.

Le curé ferme la grande porte afin de s'assurer de ne pas être dérangé par quelque enqueteur. Puis il remonte jusqu'au transept, s'agenouille et fait le signe de croix. Il se relève, passe l'autel pour se placer sous le Christ.

- Fils de Dieu, aie pitié de moi car j'ai échoué...

Marc laisse sa phrase en suspend. Son attention est attirée par un détail : la main du crucifié. Le curé, se relève, cherche à mieux voir. Afin d'obtenir un meilleur point de vue, il se recule et se hisse

sur la pointe des pieds. Ainsi, il perçoit mieux le dessus de la main. Le pouce et l'index du Christ concentrent toute son attention. Ils ont une position inhabituelle. Comme si la main tentait de saisir quelque chose. Puis c'est le regard du Christ qui l'intrigue. L'espace d'un instant, Marc a la sensation qu'il a changé de direction. « Mais il fixe sa main droite. » pense-t-il avant de comprendre que le Christ tente d'arracher son poignet du clou qui le maintient fermement fixé à l'une des branches de la croix. Horrifié, Marc veut reculer, mais son corps lui refuse tout mouvement. Marc ne peut faire autrement que regarder avec horreur le Christ déchirant la chair sous la paume pour extirper l'autre membre de l'emprise de la croix. Le supplicié a plus de difficulté à cause du poids de son propre corps. Maladroitement, Jésus, se vrille sur lui-même avant de perdre l'équilibre, de tomber lourdement en avant et d'arracher le clou qui maintient ses deux pieds. Dans un bruit sourd, le Christ chute sur le sol, se relevant avec difficulté sous le regard atterré de Marc.

- Surtout, ne m'aide pas ! gronde le Christ quelque peu exaspéré par l'incompétence du curé.

Marc ne répond pas, il assiste, incapable de la moindre initiative, à ce spectacle surréaliste. Le corps du Christ est ensanglanté et la plaie à l'abdomen s'est rouverte, laissant s'écouler un liquide épais d'un rouge sombre. Une fois debout, Jésus s'adresse une nouvelle fois au curé, et dit d'un ton docte.

- Je t'ai envoyé trois épreuves, mon pauvre ami tu n'en auras réussie qu'une seule,.

L'utilisation de « pauvre ami » ne surprend pas le curé qui a l'habitude de se nommer ainsi lui-même. Il est donc normal que Jésus fasse de même. Après sa courte intervention, le Christ se saisit d'un candélabre, en ôte la couronne de fer qui supporte les bougies, et transperce le corps du curé à l'aide de la poignée en acier, juste sous les côtes, à droite. Marc, avant de s'effondrer, fixe le visage du Christ et comprend que ce dernier ne pardonne pas son manque de professionnalisme. Il verse une larme et s'écroule. Le Christ observe le corps du curé, puis s'en va retrouver sa place sur la croix de son supplice. Une fois installé, il penche la tête sur le côté et ferme les yeux. Les clous, eux, retrouvent tout seuls le chemin de croix.

Trois choses se produisent à la suite de cet évènement. D'abord, on ferme l'église pendant un mois, le temps de recruter un nouveau curé. Ensuite, il y a deux décès. Un ivrogne, mort de froid sur les berges de la Seine pour n'avoir pas su chercher un lieu afin de se réchauffer et une veille bigote qui se pend faute de n'avoir pas su trouver le salut. Et enfin, on organise une marche à travers la ville pour lutter contre la violence et l'extrémisme en mémoire de Marc, éventré devant la croix. On y verra des gens de toutes les confessions, même un adventiste du septième jour et quatre athées convaincus. Tous réunis afin de partager un moment de grâce salutaire et de pardon des uns envers les autres.

Pendant ce temps-là, Dieu quitte son royaume. Il suit la route qui mène au monde des hommes, et fait face à son fils, Jésus, sous le regard inquiet de Marie.

## DEUXIEME PAS : Le musée d'Orsay

Paolo a pris ses RTT, toutes, afin de pouvoir mettre son projet à exécution : aller au musée d'Orsay. Prendre tout son temps pour faire la visite. En long et en large. Du sous-sol au dernier étage, tout passer en revue. Il a rendez-vous avec Mireille, une amie qui fut son amante. Ils ont pris des chemins différents. Lui est retourné s'installer en Espagne et elle, et bien elle, il n'en sait rien. Mais une chose est certaine, ils ont rendez-vous devant leur tableau, celui près duquel, Mireille avait attendu patiemment qu'il finisse ses explications - desquelles elle n'avait que faire - et qu'il se décide à l'embrasser. Et il s'était enfin décidé.

Un bol de céréales, un jus de fruit, pressé à la main. Une habitude qui date de Mireille. Puis attraper le RER à la gare d'Austerlitz et direction Orsay. Il a mis son pantalon en toile, le rouge garance, sa chemise blanche. La veste en vachette est posée sur l'épaule. Le sac, lui est porté en bandoulière. Il s'agit d'une pochette en laine multicolore, façon Indiens des Andes. C'est ce qu'il aime à penser. Sur sa tête, un chapeau feutre, forme Panama, faite d'argent pour en avoir un vrai. Il squatte rue Charcot depuis deux ans. C'est pratique puisqu'il travaille comme infirmier à la Pitié. Heureusement, un ami qui est parti pour cinq ans en Equateur, lui a confié son logement. Il doit juste s'occuper d'entretenir l'appartement afin qu'il reste en bon état. Homme de ménage pour un beau trois pièces en plein Paris, le deal est intéressant.

La sortie du RER donne sur la place, face au Rhino en fonte. Il regarde sa montre, dix minutes d'avance. Il a juste le temps de prendre son billet et de filer devant le tableau. Une toile immense avec une scène champêtre. Cinq personnages sont installés sur l'herbe. Deux debout et trois assis, semblant attendre la venue de celui qui observe la scène. Facile de s'en rappeler pour Paolo, il n'a qu'à fermer les yeux, l'image est là, inaltérée au fin fond de son cerveau, au milieu des souvenirs associés à Mireille. Il n'y a pas trop de monde, ça devrait aller vite.

Le vieux monsieur tenait à payer par chèque alors maintenant, Paolo n'a plus qu'une minute pour arriver à l'heure devant la toile. S'il avait su, il serait parti plus tôt. Il descend les escaliers en courant sous le regard inquiet du gardien. Il remonte la grande salle centrale au plafond si haut qu'on finit par oublier qu'il y en a un. Dans ce grand hall, on trouve les statues. Il n'est pas venu pour ça. Deux escaliers plus loin, il bifurque à gauche.

Pas de toile et pas de Mireille. A la place un grand vide et une jeune demoiselle qui semble chercher quelque chose.

De retour dans son trois pièces, Paolo, tourne en rond, réfléchit et file dans la chambre. La lettre de Mireille, où l'a-t-il mise ? Pas sur la table de chevet, encore moins sous la toile cirée dans la cuisine. Une habitude de son grand-père, ranger les papiers importants sous la toile cirée. Il vide le contenu de la poubelle sur le Parisien déplié à même le sol. Pas plus de lettre. Qu'en a-t-il fait ? Il aimerait bien le savoir. La date, peut-être, s'est-il trompé de date. Il vérifie sur le grand calendrier accroché près de la fenêtre dans la cuisine. Il n'a rien noté. Juste les gardes à l'hôpital et le dernier tiers des impôts. L'heure, par contre est une certitude, il l'a écrite sur son calepin. Il décide d'y retourner le lendemain. S'il s'est trompé de jour, peut-être que...

Le lendemain, RER, Rhino en fonte, un peu plus tôt, pour ne pas cavalier. Même constant emplacement vide et pas de Mireille. Où bien le tableau n'est plus à la même place. Paolo s'approche *cote 118* « *Clairière* ». Pas de doute, le titre correspond. Un gardien sur sa chaise, ça tombe bien. Il se renseigne sur l'absence du tableau à la « cote 118 ».

- Le tableau est en réparation, un abruti s'est jeté dessus et l'a perforé d'un coup de couteau. Retour prévu dans... attendez, je vérifie... Allô, Luka, oui, la côte 118... retour dans trois mois après l'expo temporaire : « *Les jeunes artistes côtoient leurs aînés* »... Merci, désolé pour le dérangement. Il raccroche, puis s'adresse à Paolo. Vous avez entendu ?... A votre service.

Paolo est sur le point de partir, lorsqu'il tombe nez à nez avec l'inconnue de l'autre fois.

- Vous aussi vous cherchez le tableau intitulé « *Clairière* ». Je vous ai vue, hier.

- Oui, j'avais rendez-vous avec un ami et il n'est pas venu.

- Etonnant, moi aussi... Quelle coïncidence ! Comment vous appelez-vous ? Si ce n'est pas trop indiscret, évidemment.

- Marguerite... Vous avez l'air soulagé !

- L'espace d'un instant, j'ai craint que vous me disiez Mireille ! Cela aurait été de trop !

- C'est le nom de votre amie, celle qui avait rendez-vous devant le tableau, je suppose ?

Paolo hoche tristement de la tête.

- Et vous ? ajoute-t-elle.

Paolo reste comme interdit.

- Votre prénom ?

- Excusez-moi, je n'y étais pas... Paolo. Je constate que vous semblez, vous aussi, soulagée.

Ils échangent quelques mots, d'où ils viennent par exemple, puis très vite, ils n'ont plus grand-chose à se dire. Marguerite est sur le point de partir quand Paolo lui propose de l'accompagner pour visiter le musée. Marguerite, hésite, puis accepte. De toute façon, c'était aussi son but de départ, une fois son ami retrouvé.

Ils passent parmi les statues, s'arrêtent pour en contempler une puis deux. Mais très vite, ils reviennent vers la galerie où se trouvait le tableau manquant. Il la remonte, observe les grandes scènes peintes sur des tableaux aux dimensions impressionnantes. Ils marchent côte à côte, silencieux. Un tableau, plus petit, les arrête, l'un comme l'autre, au même instant. Leur curiosité les amène à s'approcher pour contempler l'œuvre. Les couleurs, la façon d'agencer l'espace, le dégradé et surtout les verts. Magnifiques, étincelants. Les teintes respirent la fraîcheur. C'est Paolo qui rompt le silence.

- Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette œuvre, un réalisme incroyable... par réalisme, je veux dire... pardonnez-moi, je ne trouve pas les mots.

- Les odeurs, prononce doucement Marguerite. On a la sensation de les ressentir.

- Le déplacement de l'air aussi !... Regardez ces arbres... et le vol des hirondelles...

Un banc est libre, juste en face. L'allée est déserte, ils s'y installent, n'échangent plus un mot et contemplent le paysage qui s'étale devant eux.

C'est la présence du gardien que les sort de leur contemplation. Il est là, devant eux, droit comme un i. Il leur fait signe en tapotant son poignet. Paolo regarde sa montre, 21 heures 45. Pourtant le jeudi, la fermeture est plus tardive. Marguerite est encore assise à ses côtés, elle vient de comprendre. Ils s'excusent et quittent leur banc. Paolo, après quelques pas, fait demi-tour sous le regard désapprobateur du gardien.

- Je reviens dit-il à Marguerite, j'en ai pour une seconde, explique-t-il au gardien qui a juste le temps d'ouvrir la bouche, formant ainsi un O dont on aurait ôté le son.

A peine est-il parti qu'il est de retour.

- Bajardot ! s'écrie-t-il, c'est Bajardot l'auteur !

Au-dehors, sur le chemin qui mène au RER, Paolo, qui est resté silencieux, s'adresse à Marguerite.

- Que faites-vous demain ?

- Rien, chômage technique, on est en rupture de stock.

- Même heure même lieu, ça vous tente ?

- Un peu plus tard, si c'est possible. Je dois faire des courses pour me nourrir un peu, de temps à autre.

Paolo observe Mireille, elle n'est pas bien grasse, mais ne semble pas anorexique. Ils discutent un peu, lui de son métier, elle, des ruptures de stock, puis ils se séparent très vite. Paolo à cause du RER et elle, parce que le Bus de ligne 63, direction Porte de la Muette, vient d'arriver.

Le lendemain, cette fois, c'est Mireille qui est en avance. Elle patiente devant le mur blanc de la cote 118. Le gardien, qui l'a reconnue, la salue de l'index en touchant le rebord de sa casquette. Après lui avoir rendu son salut, d'un petit signe de tête, elle regarde sans grande conviction les autres toiles alentour. Elle est devant « *Un enterrement à Ornans* » de Gustave Courbet, elle n'aime pas. Paolo, qu'elle n'a pas vu arriver, lui tape délicatement sur l'épaule. Elle sursaute, il s'excuse, elle tend la main, ils se saluent. Tous les deux se dirigent vers le tableau de Bajardot et s'installent sur le même banc. Mireille déplie un sac papier pour en extraire deux beignets. Le gardien, toujours le même, leur fait les gros yeux, puis ajoute « Ça va pour cette fois, c'est bien parce qu'il n'y pas grand monde... » Puis il continue sa promenade. C'est vrai qu'il n'y a pas grand monde répète Paolo tout en se saisissant de ce que lui tend Mireille.

- C'est gentil...

Pendant qu'ils dégustent leur beignet, un peu trop gras au goût de Mireille, succulent de l'avis de Paolo qui aurait facilement avalé le deuxième, ils contemplent à nouveau l'œuvre de Bajardot. Tout en étant différente du tableau côte 118, en restauration pour trois mois, ils sont étonnés par la similitude du traitement. Les teintes sont très proches. Il s'agit d'un sous-bois avec une fontaine. La précédente composition était plus grande avec pour décor une forêt gigantesque. Ici, l'espace est plus intimiste et on ne trouve que deux personnages. Ils marchent, éloignés l'un de l'autre. On ne peut pas savoir s'ils se connaissent ou pas.

- Je me suis renseignée sur Bajardot.

Mireille dévisage Paolo, il ne répond pas tout de suite. Il est attiré par un détail, la fille marche pieds nus et la rosée dessine de petites gouttes d'un réalisme incroyable.

- Regardez la précision de ces détails. Paolo se lève pour désigner les doigts pieds de la femme du tableau. Puis il regagne le banc.

- Moi aussi, je me suis renseigné, dit-il, une fois assis... Il possède une galerie au 17 rue de la Croix de l'Épinette, à...

- Aux Lilas, complète la jeune femme.

- C'est ça.

Paolo se replonge dans la contemplation de l'œuvre, cette fois, il s'intéresse au petit oiseau posé sur la margelle du puits.

- C'est un étourneau, précise Mireille.

- Si ça vous dit, chuchote Paolo sans la regarder, demain, on pousse jusqu'à l'atelier du peintre...

- J'allais justement vous proposer la même chose, reprend Mireille, légèrement moqueuse, sur un ton identique.

Le lendemain, elle est devant le musée, avec deux beignets qui attendent dans leur emballage. Lorsque Paolo arrive, elle lui en tend un tout en s'approchant pour lui faire la bise. Deux bises plus tard, ils sont dans le métro, ligne 11, terminus Mairie des Lilas. Paolo a fini le deuxième beignet. Il faut une vingtaine de minutes à pieds pour arriver rue de l'Épinette. Devant l'atelier du peintre, ils hésitent. Mireille regarde Paolo, puis se décide à sonner. Personne ne répond. La porte de ce qui pourrait être une galerie est ouverte. Ils entrent. Au milieu de sculptures ébauchées, se trouve un chevalet recouvert d'une toile. Très vite, ils ont la certitude que l'œuvre qui est là viendra prendre place à la cote 118. D'abord, ils s'installent tous les deux sur la banquette, les mains sur les genoux, et ils attendent. Ils attendent la venue du peintre.

Bajardot arrive un peu plus tard. Il est épuisé par une mauvaise nuit de sommeil. Il devrait déjà avoir fini son tableau et l'avoir livré à Orsay, pour l'expo temporaire : « *Les jeunes artistes côtoient leurs aînés* ». L'idée est idiote, c'est ce qu'il pense, mais une occasion pareille ne se refuse pas. Être exposé dans l'une des salles principales du musée, aux côtés de Courbet et de Matisse est une occasion inespérée qu'on ne refuse pas. Le premier tableau qu'il a réalisé pour l'expo, a été tout seul. Comme s'il s'agissait d'un préalable. Mais celui-ci résiste. Bajardot bute sur des détails. Un pantalon rouge garance ou bien carmin, une chemise blanche ou bien écrue et la veste, posée sur l'épaule, ou bien à la main. Puis il aimerait compléter la tenue par un petit sac, porté en bandoulière. Mais quel style ? Comme ceux qu'on trouve dans les Andes, à la péruvienne ou alors plus moderne, intello ? En réalité, ce qui lui pose le plus de problème, c'est le chapeau. Panama ou Stetson ? Et elle, une robe unie, légèrement au-dessus du genou ? Un ruban dans les cheveux ? Ou pas. Il a fait revenir les modèles pour en finir, ils doivent arriver dans une heure, ça lui laisse largement le temps de préparer son matériel. Il rentre par la cour, sur l'arrière de la bâtisse et gare sa fourgonnette. Une fois à l'intérieur, il constate que la porte de l'atelier est restée ouverte, ce n'est pas la première fois, il ne s'en inquiète pas.

Le local est humide, comme d'habitude, c'est à cause du sol. Et de la rivière souterraine. La banquette et les coussins sont défaits. Encore Sandrine qui a passé la nuit sur place, pense-t-il à haute voix. Il s'agit d'une étudiante des beaux-arts avec laquelle il partage son atelier. La toile qui recouvre le tableau destiné à l'expo est pratiquement tombée, elle ne tient plus qu'à un des angles. Sandrine, encore elle, pense-t-il. Il s'approche, car un détail l'intrigue. Plus qu'un détail, deux détails.

- Qui s'est permis de...

Mais sa phrase reste en suspend. Deux personnages ont été ajoutés, ils sont parfaits. Exactement ce qu'il veut. Le chapeau feutre, le pantalon en toile et la femme, robe blanche mi-genou. Lui, le type Amérique du Sud et elle, parisienne à souhait. Leur position est parfaite, elle, affalée comme si elle est sur une banquette et lui, debout, attendant. Il décroche le téléphone.

- Allô, Sandrine ?... Oui, oui. Es-tu passé à l'étalier ?... Hier ou bien cette nuit !... Tu n'as pas touché au tableau ?... Celui qui est sous la bâche... Non rien, laisse...

Bajardot est sidéré. Il est debout, devant son propre tableau qu'il ne reconnaît pas. Ou alors, trop bien. Ce qu'il ne reconnaît pas, et qu'il aurait aimé peindre, c'est ce qu'il a sous les yeux. Il ressort en courant, passe le portail. Ça tombe bien, la voisine est devant chez elle, dans la petite cour, en train de balayer.

- Bonjour Luce... mais il n'a pas le temps de finir sa phrase.

- Ah ! Tu tombes à pic, je voulais te parler. Deux personnes sont entrées dans la galerie. Un homme et une femme, ils m'ont dit qu'ils t'attendaient. Ils se sont installés sur la banquette.

- Comment ça, ils sont installés sur la banquette !
- J'ai pensé bien faire, la dernière fois, tu m'avais dit que...
- Oui, oui, tu as eu raison, mais ils n'y sont plus !
- C'est absolument impossible, je n'ai pas bougé de là et personne n'est sorti !

Luce ouvre la petite barrière et accompagne Bajardot chez lui. L'atelier est vide, ainsi que la petite galerie attenante.

- Tu as terminé ton tableau ! s'écrie Luce. Il est magnifique ! Je croyais que tu devais t'y mettre aujourd'hui...

Arrive un type, pressé, car il est garé n'importe comment.

- Monsieur Bajardot ?
- C'est lui, désigne Luce.
- C'est moi, précise le peintre.

- Je me présente, je suis l'assistant du directeur du Musée d'Orsay, monsieur Kavlan... Oh ! Je vois que vous avez enfin terminé votre tableau. Magnifique... Je vais prévenir les ouvriers, nous le chargerons en milieu d'après-midi... C'est monsieur le directeur qui va être content. Permettez que je l'appelle de suite !

Le musée vient d'ouvrir. Mireille passe le contrôle, elle a un billet coupe-file. Elle se rend directement au bout de la galerie centrale, celle avec les statues. A gauche, elle pénètre par un accès qui donne sur une autre galerie, parallèle à la première. Elle repère le tableau de Courbet « Un enterrement à Ornans ». Elle adore cette œuvre, mais ne prend pas le temps de s'y attarder. Elle recherche le tableau intitulé « Clairière », une œuvre qui l'insupporte, mais dont ce crétin de Paolo est tombé amoureux. Plus que d'elle en tous les cas puisqu'il l'a plantée pour aller s'installer à Madrid. Et maintenant qu'il est de retour, il se rappelle à elle. Et bêtement, elle a accepté de le revoir. Elle s'en veut. En plus, comme à son habitude, il est en retard. Dix minutes, elle n'attendra pas plus. C'est ce qu'elle se dit en s'installant sur une des banquettes. Mais une demi-heure plus tard, elle y est encore, et toujours pas de Paolo. Par contre un homme l'intrigue. Il est devant le tableau de Gustave Courbet et il passe son temps à regarder sa montre. Visiblement, il attend quelqu'un. Elle hésite, mais après réflexion, elle estime avoir assez perdu de temps. Elle ressort du musée et prend le RER C en direction du Val d'Oise. Elle habite sur les « Bords de Seine à Argenteuil » tout près du « Pont d'Argenteuil » dans un l'ancien jardin d'un peintre célèbre.

## TROISIEME PAS : Une rencontre inattendue

Ahmed attend la fin de son cours de maths. Le dernier de la journée du jeudi. Il est en 5<sup>ième</sup> 6, la classe des nuls. Le personnel enseignant s'en défend, mais pourtant, c'est bien ainsi qu'elle est nommée par les élèves eux-mêmes. Ceux des autres cinquièmes. C'est un sujet de conflit récurrent dans la cour du collège. Les bagarres sont violentes et peuvent donner lieu à des batailles rangées que les surveillants ont beaucoup de mal à comprendre. On parle de gangs des cités, de règlement de comptes entre bandes rivales. Non, il s'agit seulement de débats sur la qualité de l'enseignement dispensé.

Mais ce n'est pas ce qui préoccupe Ahmed. D'ailleurs, ces histoires l'intéressent de moins en moins. Il participe et n'est pas le dernier à faire le coup de main, mais c'est parce qu'il le faut plus que par conviction quant à l'enjeu du débat. Ce qui rend encore plus complexe son positionnement, c'est qu'il est le grand ami de Choukran, le leader. Un lieutenant ne peut avoir d'état d'âme, il doit montrer l'exemple et en être lors des attaques. Et les contre-attaques ! Elles sont les plus meurtrières, car elles se déroulent dans le petit parc, de l'autre côté de la gare de triage. Là, pas de représentant de l'ONU pour envoyer les casques bleus. Ça dérouille dur, les galets voltigent en rase-motte et les gourdins sont de sortie.

Ahmed regarde sa montre toutes les cinq minutes. Les dernières sont les plus difficiles. « X au carré plus 7 est-il le représentant d'une fonction linéaire ? » la voix de monsieur Scopino, le prof de maths, n'est plus qu'une ornementation soporifique qui brode sur le thème principal. A savoir, la fin du cours et par la même occasion la fin de la journée au collège Danielle Casanova. Et tout comme la Danielle du collège, Ahmed résiste !

La sonnerie libératrice crée une agitation globale composée de cartables et de glissements. Le prof de maths rappelle, dans le brouhaha général, l'importance du prochain devoir sur table pour la semaine qui vient. Seules quelques oreilles sont encore à l'écoute. Puis quatre élèves s'approchent du bureau. Que des filles, elles tentent d'arracher quelques précieuses informations sur le contrôle. Le professeur campe fermement sur sa position. Mais, à bout d'arguments, il finit par lâcher la page du livre qu'il faut étudier. Tous s'échappent de la classe sur un « merci monsieur ». Une fois dans le couloir, Choukran rattrape Ahmed et le saisit par le bras pour l'emmener à l'écart.

- Les gus de la 5<sup>ième</sup> 4 nous attendent dans le parc. Y aura sûrement leurs potes du square des acacias !

- Excuse, mais ce soir, faudra pas compter sur moi.

- Tu déconnes, Mathieu est en retenu et les jumeaux ont chopé une chiasse !

- J'y peux rien, c'est la daronne, il faut que je l'aide pour les courses...

L'argument est imparable. Choukran compatit. La mère à Ahmed, tout le monde la craint dans le quartier. Surtout, depuis qu'elle a jeté par terre un caïd de la cité en l'attrapant par le blouson parce qu'il avait décidé qu'on ne passait pas. Respect absolu. Et aussi pour la fois où Ahmed est arrivé au collège avec un méchant coquard aux teintes les plus diverses. Madame Joby, la prof d'arts plastiques, quinze ans dans le collège, avait été impressionnée. Pourtant les teintes et les coquards, ça la connaît.

Ahmed s'échappe, une fois devant la grille, il prend sur la droite. Un peu plus loin, Sarah Pioli attend, appuyée contre le muret de la CME. Ce qui fut la CME, maintenant, cette ancienne entreprise est devenue un dépôt pour le sable.

- T'en as mis du temps !

- On a été retenu par le prof, il voulait finir le cours, mentit Ahmed. Tout comme il avait menti à Choukran. Depuis toujours, il fait le chemin avec Sarah. Ils habitent dans les anciens logements en briques, ce sont les seuls. Cette année, comme ils n'appartiennent pas à la même classe, ils se retrouvent les mardis et jeudis. Il marche à côté d'elle, c'est son amie. Sarah n'est pas très grande, pas très jolie, un peu boulotte, mais un bagou pas possible. Pour la faire taire, impossible. Elle tient tête à tout le monde, aux filles comme aux gars. Choukran prend soin de ne pas croiser sa route. La honte lui a suffi une fois. Tout chef de gang se doit d'éviter les enquiquineuses du genre Sarah Pioli. Elle possède une collection de grands frères avec lesquels elle a appris à se battre pour défendre son territoire.

Sur le chemin, ils parlent de tout et de rien. Enfin, surtout Sarah. Ahmed dans son blouson noir, pantalon noir, baskets noires, cheveux noirs, tee-shirt noir, écoute en marchant au côté de Sarah. Il n'y a qu'une chose qu'il n'aime en lui : ses cheveux. Bouclés serrés. Il les a fait défriser, au bled. La honte pendant un mois. Heureusement, là-bas, il n'y a personne du collège. Sauf Simon, mais il est un peu neuneu, on l'a mis dans la classe des fous.

- Tu préfères qui, parmi les nanas de ma classe ?

Ahmed ne s'attendait pas à la question. Il ne voit pas trop. Peut-être Sophie à cause de la taille et de ses gros seins. Ou l'indienne, très mignonne.

- Je sais pas, Gigi...

Gigi, pourquoi pas ? Elle fait partie du même groupe que lui à la piscine et quand il la suit, son sexe devient dur. Mais, c'est aussi le cas avec Sophie et l'Indienne.

- Tu fais quoi samedi ? demande Ahmed à brûle-pourpoint.

- Je vais à la piscine, avec les filles, tu veux venir ?

Il voulait aller au super marché, histoire de zoner, mais l'idée de la piscine lui dit bien. Et puis il y aura Gigi, avec son nouveau maillot. A chaque fois qu'elle fait une propulsion, son haut s'écarte et on voit sa poitrine. Il a réussi à apercevoir les tétons, une fois. Il compte bien renouveler l'exploit.

- D'accord...

- A samedi alors, dit Sarah tout en tapant son code sur l'interphone.

Elle habite porte B et lui porte C.

A la piscine, il y a aussi Choukran. En voyant son copain Ahmed à la sortie des vestiaires, il vient aux nouvelles. Il est inquiet pour son meilleur ami. Au super marché, jeudi dernier, il a vu la mère d'Ahmed faisant les courses toute seule. Tout de suite, il a pensé que son copain préféré avait pris trop de retard en discutant avec lui et qu'il avait raté la Daronne.

- Comment ça va, questionne Choukran tout en soulevant la tête d'Ahmed pour voir son œil.

Ahmed ne comprend pas trop ce que lui veut Choukran, dans le doute il botte en touche.

- Euh, pas trop mal.

- Ta reum a dû te passer un sacré savon quand elle vu que tu étais à la bourre ! Devant l'air ahuri de son copain, Choukran se sent obligé de préciser. Les courses ! Jeudi...

- Ah oui, se rattrape Ahmed, j'ai eu chaud, heureusement elle a gagné la cagnotte, alors elle était trop contente.

Le mensonge est un demi-mensonge, sa mère a bien gagné la fameuse cagnotte. Au super, c'est un caddie gratuit avec le nécessaire pour la semaine. Des pâtes infâmes, du beurre bas de gamme qu'ils n'arrivent pas à écouler et tout un tas de cochonneries du même genre. Ahmed laisse passer son camarade qui préfère longer le mur pour éviter d'être aspergé. La douche, ce n'est pas son truc. Ahmed s'apprête à y entrer à son tour, mais s'arrête.

- Merde, mes lunettes... Vas-y, je reviens de suite...

Il regagne son vestiaire, au moment d'ouvrir la porte, il tombe face à face avec Sarah, elle est enroulée dans sa serviette.

- T'as oublié tes lunettes sur le banc, je les ai reconnues parce qu'elles sont classes !

Elle les lui tend. Lui reste le bec dans l'eau, immobile.

- Tu m'as jamais vue ! Bon, je vais enfiler mon maillot et j'arrive, dit-elle tout en refermant la porte de la cabine.

Non, Ahmed n'avait jamais vu Sarah comme il venait de la voir. Il est toujours derrière la porte. Il a une envie soudaine de prendre Sarah dans ses bras et de la serrer très fort tout contre lui. Pour sentir son odeur. Il a aussi besoin du contact avec la peau. Que sa poitrine vienne se coller contre la sienne. Son sexe durcit. Il ne veut pas. En maillot de bain, c'est la honte assurée. Un des gars du collège le dévisage. Heureusement, c'est Simon.

- Tu bandes !

Finalement, il n'est peut-être pas si neuneu que ça, pense Ahmed.

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT**  
**on peut me retrouver sur mon blog :** <http://internautique.canalblog.com/>  
**on encore sur mon site :** <http://olivier.issaurat.free.fr/>  
**ou bien m'envoyer un mail à :** [olivier.issaurat@free.fr](mailto:olivier.issaurat@free.fr)